

Esprit-Madeleine

Fabienne Ferra

Esprit-Madeleine

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13855-8

À Romain, Mélissa, Joffrey, Raphaël

Préambule

Petit pli d'ouverture Chers lecteur et lectrice,

L'imaginaire, le savez-vous a bien des vertus. C'est pourquoi je me suis promenée à ma guise dans le XVII^e siècle, où j'ai tenté de dépeindre des lieux comme des personnes réelles, côtoyant d'autres lieux et personnes fictives.

Au cours de mes pérégrinations, je l'avoue, je me suis offert quelques libertés... Ajoutant quelques années de vie au Capitaine d'Artagnan, conférant la maternité de quelque invention culinaire à la fille de Monsieur Molière...

J'espère chers lecteur et lectrice, que vous ne m'en tiendrez pas rigueur, même si votre rigueur s'applique à la stricte vérité historique.

Dans ce récit, certaines rencontres sont fortuites autant qu'irrégulières, cependant que seraient les voyages de l'esprit sans cela ?

Je serai comblée si comme Margaux (il faut bien quelques mystères), vous vous glissiez dans les couloirs du temps, afin d'y rejoindre Madeleine, que j'ai eu pour ma part grand plaisir à croquer.

Je vous souhaite cher lecteur, chère lectrice, belle lecture,

Fabienne Ferra

Prologue

La neuvième heure de la matinée vient de sonner sur la grande horloge XVII^e siècle de la salle à manger, et Margaux ne parvient pas à s'éveiller. La veille, elle a donné la dernière représentation d'Antigone, qu'elle a trouvée particulièrement harassante. Les comédiens sont ainsi, l'adrénaline que leur confèrent les salves d'applaudissements les garde bien souvent en éveil jusqu'à l'aurore.

Et puis il y a eu les journalistes, les spectateurs qui veulent graver en leur souvenir un petit bout de sa personne.

Margaux est exténuée. Toutefois, il lui faut se lever car il n'est pas question qu'elle manque son petit déjeuner quotidien dans sa brasserie préférée. Encore un instant peut-être... Les draps sont frais, l'oreiller est moelleux, le petit déjeuner attendra bien une heure ou deux.

Soudain, la sonnerie de son portable retentit. Le prélude de Bach l'exhorte alors à s'extraire de son lit, ce qu'elle fait en renâclant. Elle se lève donc, sort de sa chambre pour investir la salle à manger en traînant les pieds, et se laisse glisser ainsi jusqu'au fauteuil sur lequel est posé son sac à main ; elle tâtonne à l'intérieur dudit sac, puis parvient à en extraire son téléphone qui n'a cessé de pianoter, pour le porter enfin à l'oreille.

- Allô ?... Oui allô ? ânonne-t-elle en se frottant les paupières.
- Allô ? Répond une voix grave et masculine.
- Qui est à l'appareil ?

– Je voudrais vous rencontrer mademoiselle... Si je vous disais que ma vie en dépendait... accepteriez-vous ?

– Cher monsieur, il est bien trop tôt pour un tel dilemme ! Qui êtes-vous ? Un journaliste ?

– Non mademoiselle, je ne suis ni un journaliste, ni un fan... Mais il faut que je vous rencontre je vous en supplie !

– Ne suppliez plus monsieur, je suis d'accord... je déjeune tous les matins à la brasserie « chez Molière » rue des templeiers... j'y serai vers dix heures.

– Merci... mille mercis

Puis, sans se défaire de son téléphone, Margaux passe la main dans sa longue chevelure hirsute, examinant son visage fort las dans le large miroir qui trône sur le mur devant elle, et se ravise dans un tonitruant bâillement.

– Disons... dix heures trente, si vous le voulez bien.

– Dix heures trente, c'est parfait ! À tout à l'heure.

Et tandis qu'elle remise son téléphone, elle est prise d'un soudain petit doute quant au bienfondé de son acceptation... Mais les comédiens sont ainsi, curieux comme un brin téméraires parfois.

Lorsque sonne la dixième heure, après avoir traîné quelques longues minutes encore, Margaux décide de se hâter, car dès qu'elle le consulte, son miroir lui renvoie inlassablement l'image de la pauvre fille d'Œdipe, morose autant que lasse... Lasse, elle l'est assurément, cependant, il n'est plus question à présent d'afficher sur ses traits la moindre morosité.

Elle se détourne alors vivement de son reflet, laissant virevolter sa longue chevelure désordonnée, et se précipite dans la salle de bain. Là, elle se dévêt, puis prend une douche rapide. L'instant d'après, elle enfile des collants opaques, une jupe cramoisie qu'elle associe sans trop y réfléchir avec un léger chandail brun. L'instant d'après encore, elle se chausse, peigne ses cheveux couleur châtaigne qu'elle choisit de laisser libres, encercle ses yeux de traits brunâtres, empoigne son sac à main, ses clés, et s'appête à

quitter le lieu. Or, avant de sortir de son appartement, elle jette un dernier regard au miroir, et grimace, point trop satisfaite de son allure, jugeant l'association de ses vêtements fort malheureuse. Toutefois, faisant fi de son apparence, elle décide de ne rien changer, impatiente qu'elle est de rejoindre son lieu de prédilection.

Quittant sa demeure, elle cesse le pas sous le chambranle de la porte d'entrée, se détourne une dernière fois, puis son regard balayant l'espace de vie se fige sur un tableau fixé sur l'un des murs, au centre duquel se tient une ravissante fillette du temps jadis, arborant joliment une longue robe bleue, et une coiffe de flanelle blanche. Margaux sourit à cette vision, puis disparaît enfin, faisant résonner par deux fois le cliquetis des clés dans la serrure.

L'air est frais au dehors. Margaux songe, tout en cheminant d'un pas alerte, qu'il aurait été fort judicieux de se vêtir plus chaudement... Puis, comme tous les matins lorsqu'elle n'est pas en tournée, elle parcourt en une centaine d'enjambées les quelques mètres qui séparent son appartement de la brasserie « chez Molière ». Une fois parvenue devant l'endroit, bien qu'elle y soit habituée, elle pose son regard sur l'enseigne, et déchiffre une fois encore : « *Chez Molière maison fondée en 1684* ». Elle y pénètre alors comme l'on pénètre en un sanctuaire, et salue frénétiquement le personnel qui lui renvoie l'affection. Sans une seconde d'hésitation, elle rejoint ensuite l'une des tables vacantes, tout près d'un guéridon de bois de rose, au centre duquel trône un buste de Molière en grandeur nature.

Dans le fond de la salle, l'on aperçoit un large meuble bibliothèque, sur les rayons duquel sont rangées en beaux volumes toutes les pièces de l'auteur. Tout près de ladite bibliothèque, un tableau habille le mur ; il s'agit d'un portrait de la ravissante fillette à la longue robe bleue, et coiffe de flanelle blanche.

L'une des jeunes serveuses, élégamment vêtue d'un tablier de serge bleu, vient aussitôt à sa rencontre, le sourire suspendu à ses lèvres fines.

– Comme d’habitude mademoiselle ? Demande-t-elle visiblement assurée de la réponse.

– Pourquoi changerais-je ? Répond Margaux un brin mutine

La jeune fille sourit alors plus largement encore tout en s’éloignant, satisfaite qu’elle est de servir quotidiennement la belle comédienne de renom, aimable comme trois anges, et si férue de l’endroit.

En effet, Margaux connaît tant l’endroit qu’elle en sait tous les recoins. En son esprit quotidiennement, elle grave chaque parcelle du lieu, pour qu’en surgissent les réminiscences dès lors qu’elle se trouve en tournée, et qu’elle ne peut s’y rendre.

Durant sa contemplation, la serveuse s’en revient, déposant sur la table de Margaux, une imposante tasse de chocolat fumant, une petite assiette au centre de laquelle se dresse une bien ronde pâtisserie que l’on nomme « belle nonne », glacée de sucre rosé, tout autour de laquelle semblent danser en ronde, de fines madeleines dorées. Puis, outre les gourmandises, la jeune fille tend à Margaux deux journaux de papier.

Et tandis qu’elle commence à picorer la belle nonne comme s’il s’agissait d’un met divin, Margaux ouvre le premier journal, se mettant à la recherche des critiques théâtrales. Cependant, elle ne parvient guère à se concentrer... elle élève la tête, observe une fois encore le lieu, son décor, puis le va-et-vient des clients. Elle perçoit alors le brouhaha qui étrangement, devient peu à peu diffus, comme si son esprit soudain s’envolait.

Elle fixe le moment d’après le buste de Molière, puis la bibliothèque, puis le tableau. Ainsi, le visage un brin recouvert par les arabesques que dessine l’exhalaison du nectar chocolaté, les babines espiègles entachées de sucre rose, en un instant de paix au centre d’un monde qui s’agite, Margaux s’évade fort loin.

Chapitre I

Au cœur d'une nuit pluvieuse de février 1673, Madeleine fut réveillée par le claquement de la porte d'entrée, qui précédait un bruit de pas lourds martelant le sol. Puis, vint le son des voix graves, entre-coupées dans leurs propos par d'inquiétants halètements. La fillette perçut fort distinctement l'instant d'après, les cris de La Forest, fidèle servante de son père. Cependant, ce fut le hurlement de sa mère qui la délivra tout à fait de sa torpeur. Elle se dressa en un bond, se hissa à la hâte hors de sa couche, revêtit prestement sa robe de chambre de flanelle bleue, et sans même prendre le temps d'enfiler ses chaussons, elle sortit de sa chambre. Puis, elle chemina à petits pas rapides le long du corridor qui menait au grand escalier, et tout doucement cette fois, se posa sur le plus haut des degrés.

Après quelques instants d'hésitation, la fillette décida de s'y tenir prostrée, les genoux repliés contre sa poitrine, et la tête étayée par ses petites mains fraîches. Elle demeura ainsi, immobile comme recroquevillée, soucieuse autant que circonspecte, tandis qu'elle découvrait la scène qui se jouait à cette heure avancée de la nuit, dans sa jolie maison de la rue Planchette.

Ses mains douces et potelées soutinrent alors sans faillir son petit visage que la fatigue rendait fort pâle, et ses yeux emplis d'un sommeil persistant s'efforcèrent de ne point se clore. Madeleine venait de fêter ses cinq ans. Toutefois désormais, l'heure n'était plus à la liesse. De son regard las, elle percevait un va-et-vient incessant dans l'antré de sa vaste demeure qui la veille encore, avait laissé résonner ses rires mutins, toléré ses courses